

**Zeitschrift:** Cahiers du Musée gruérien  
**Herausgeber:** Société des Amis du Musée gruérien  
**Band:** 1 (1997)  
  
**Artikel:** Le pèlerinage des Marches : une fête tronquée?  
**Autor:** Yerly, Frédéric  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1048271>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 24.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

**Frédéric Yerly** (1964) est licencié ès lettres de l'Université de Fribourg (Histoire contemporaine et sociologie). D.E.A. en histoire religieuse contemporaine (Paris IV/Sorbonne). Assistant en histoire contemporaine de l'Université de Fribourg, il travaille actuellement à une thèse de doctorat sur Mgr Marius Besson.

Pour Gina et Serge

## LE PÈLERINAGE DES MARCHES UNE FÊTE TRONQUÉE?

Y eût-il jamais fête religieuse pure de toute dimension politique? La piété ultramontaine, ordonnatrice des grandes dévotions mariales contemporaines (Lourdes, La Salette, Pontmain etc.), a reposé à l'historien des faits religieux une question dont personne ne niera la complexité. Avec les outils qui lui sont propres, il peut cependant mettre en lumière les composants politiques et culturels qui portaient les autorités religieuses et civiles à favoriser toujours plus ce type de rassemblement. Surtout, et à l'encontre des schématismes parfois pratiqués, il rappellera avec force le caractère foncièrement ambivalent de tout phénomène religieux.

13 septembre 1892. Les chroniqueurs de l'époque rapportent qu'un somptueux soleil baignait ce jour-là la Gruyère, effaçant les intempéries d'une fin d'août maussade. Il n'en faut pas davantage pour mettre les cœurs en fête d'autant plus que les travaux astreignants de l'été ont maintenant pris fin. Les autorités religieuses et politiques du lieu, elles, jubilent: cette accalmie aussi soudaine qu'inespérée, dont on attribue comme il se doit l'origine à la bienveillance divine, encourage-

ra certainement les fidèles à faire le déplacement à Notre-Dame des Marches pour un pèlerinage dont on attendait beaucoup. Le résultat ira au-delà des espérances même les plus hardies. Depuis la réunion du Piusverein d'août 1886, pour laquelle on rassembla une foule estimée à 15000 personnes, Notre-Dame des Marches n'avait connu pareille affluence qu'en cette radieuse journée de septembre 1892. Acheminés en chars ou par trains spéciaux, les pèlerins, venus des quatre coins du canton, sont environ 5000 à avoir répondu «spontanément» à l'appel de la Ligue de la Croix contre l'alcoolisme, maître d'œuvre des cérémonies. Leur nombre d'ailleurs aurait pu être plus élevé encore si, de l'aveu même des organisateurs, la distribution des billets spéciaux de chemins de fer avait été mieux planifiée.

Pour l'imaginaire collectif gruérien, ce rassemblement marqué au sceau de la lutte contre l'immora-

lité fera époque, et pour cause: la ville de Bulle, qui vivait alors l'effervescence propre aux fêtes de la bénichon, se transforme subitement en une sorte de *via sacra*, où défilent presque sans discontinuer et bannières au vent de longs cortèges de pèlerins. Quant au port d'ensemble de la cérémonie, on se plaira à mettre en évidence le singulier contraste qu'elle offre avec l'atmosphère relâchée alentour: «C'est tout un monde soustrait à la dissipation [de la bénichon], à la légèreté, aux entraînements des joies mondaines; si absorbé que l'on ait été par d'autres spectacles, quelque importance que l'on ait donnée aux manifestations de l'activité humaine, on est soudainement envahi par des sentiments d'une nature immatérielle, on se sent débordé par le flot de spiritualité, de paix intérieure, de piété qui coule de ce sanctuaire de la Vierge des Marches et qui pénètre dans les âmes de ce peuple accouru sous l'impulsion d'un esprit de foi et de pénitence» (*La Liberté*, 15 septembre 1892).

Plusieurs orateurs prennent successivement la parole devant la masse compacte des pèlerins, groupés au pied de l'autel érigé en plein air pour l'occasion. Après une messe basse, Mgr Savoy, protonotaire apostolique, célèbre l'office pontifical. A l'évangile, l'abbé Devaud, curé de la Tour-de-Trême, prononce une substantielle allocution à l'adresse de la jeunesse fribourgeoise, qu'il se fait un devoir de mettre en garde contre les dangers de l'intempérance et, plus généralement, des «perversions» du monde moderne. Cette admonestation avait été précédée d'une invitation solennelle du curé de Progens, l'abbé Perrottet, à participer plus que jamais à la conversion d'une contrée livrée, selon lui, aux pires abus. L'office une fois terminé et la cloche de l'angélus sonnée, les pèlerins se dispersent pour s'adonner aux joies du pique-nique, qui, vu les circonstances, est assimilé au «récit biblique de la distribution des pains à la multitude accourue sur les pas du Sauveur» (*Ibid.*). La bénédiction papale et le renouvellement des promesses du baptême viendront conclure une journée qu'on voit déjà s'inscrire dans les annales de l'histoire religieuse du canton.

Toujours à l'affût de la moindre manifestation de cléricalisme, *Le Confédéré*, l'organe des radicaux fribourgeois, ne manquera pas de railler tout ce zèle: «Nos campagnards, qui toute l'année ont une vie si pénible, ont cependant trois jours pendant lesquels ils peuvent s'amuser; trois jours seulement pendant lesquels [ils peuvent] danser et se réjouir. C'est peu, n'est-ce pas, amis lecteurs; eh bien! non, c'est encore trop pour notre fougueux clergé de la campagne et pour nos enragés tépelets qui ont organisé mardi, le jour de la bénichon, un pèlerinage monstre à la chapelle des Marches» (*Le Confédéré*, 18.9.1892). Contenant mal son indignation, l'auteur de



*En septembre 1893,  
plus de 6000 personnes,  
selon «Le Fribourgeois», participent  
au deuxième pèlerinage des Marches.  
Musée gruérien*

l'article prenait la défense d'une population honteusement abusée selon lui: «Quand donc, braves campagnards, vous apercevrez-vous que l'on se moque de vous? Mais parmi ceux qui vous auront le plus encouragés à assister à ce pèlerinage, il y a en qui ont fait eux-mêmes la bénichon, la veille ou l'avant-veille. Il y a des danseurs parmi nos tépelets, n'en déplaise au clergé. Et l'hiver, pendant que vous, pauvres paysans, vous grelottez dans vos demeures, chez nous, à Fribourg, il y a de grands bals où la clarté de cents bougies fait étinceler les épaules blanches des femmes; un souffle de volupté passe [alors] et sous les habits noirs ce sont bien des tépelets que l'on découvre, oui, [ces mêmes] tépelets qui vous parlent de démon et d'enfer si à votre tour vous voulez danser».

De facture classique, la charge du *Confédéré* sembla irriter suffisamment les organisateurs du rassemblement des Marches pour les amener à faire l'apologie des processions en des termes et avec des arguments pour le moins inattendus: «Le *Confédéré* donne la preuve de son ignorance lorsqu'il met en opposition les récréations de la bénichon avec le pèlerinage des Marches. S' imagine-t-il donc que l'on va à un pèlerinage comme à un enterrement? Non, on est au contraire fort gai à nos manifestations religieuses. Du reste, tous les ethnographes en ont fait la remarque: le

caractère distinctif des peuples catholiques, le trait le plus saillant de leur physionomie, c'est la gaîté. [...] Le campagnard fribourgeois est gai et restera gai; et ceux en qui il a placé sa confiance savent qu'il ne faut pas exiger de lui plus que l'Eglise elle-même n'exige; l'Eglise qui a porté la gaîté dans le monde et la conserve» (*La Liberté*, 21 septembre 1892).

*Le Confédéré* saisit l'aubaine de cette ultime «confession» afin d'en mieux souligner la teneur apparemment – et apparemment seulement – paradoxale: «Voilà une chose dont nous ne nous serions guère douté: la «gaîté» des pèlerinages. Nous savions que le baron [Georges] de Montenach avait été sacré «chevalier galant des bals de sacristie», mais nous avons toujours pensé que les pèlerinages devaient se distinguer par la piété, le silence et le recueillement. Et bien non: on est gai, très gai aux Marches, on y danse même la valse du chameau; [et] c'est *La Liberté*, la grave *Liberté* en personne, qui nous dit cela le plus sérieusement du monde. On est donc gai au n° 13; on y batifole aux pèlerinages. Heureux pays, tu n'as plus besoin de bénichons!» (*Le Confédéré*, 25 septembre 1892).

### Une piété de combat

Si les sarcasmes du *Confédéré*, typiques d'un anticléricalisme moins haineux qu'agacé, peuvent prêter à sourire, ils laissent percevoir la nature ambiguë de certaines pratiques alors en usage. Montre-t-on dès lors trop de sévérité en parlant du pèlerinage des Marches comme d'une fête tronquée à force d'avoir été manipulée? Par de tels rassemblements, ne courait-on pas d'autre part le risque d'ajouter au discrédit d'une religion populaire rarement perçue pour ce qu'elle est réellement dans ses fondements et ses expressions intimes?

Certes, la suprématie grandissante du régime de Georges Python obligeait l'opposition radicale à faire flèche de tout bois face à une confessionnalisation du canton que les héritiers de 1848 jugeaient anachronique et oppressive, mais également contraire au développement normal du jeune Etat fédéral. On espérait ainsi, par un réquisitoire habile à sortir les populations fribourgeoises de leur léthargie, compenser partiellement les faiblesses d'une audience politique marginale à l'échelon cantonal, exception faite du Moratois. Certes, l'unanimité, côté conservateur, n'était que de façade et le pèlerinage de septembre aux Marches permit même à quelques-uns des futurs chefs de file du «fribourgeoisisme» de prendre la parole, de compter leur troupe également<sup>1</sup>. L'élection cantonale partielle du 6 novembre 1892 accentuera encore un peu plus la division des esprits entre la capitale et les contestataires gruériens, fai-

<sup>1</sup> BUGNARD, Pierre-Philippe: *Le machiavélisme de village. La Gruyère face à la République chrétienne de Fribourg (1881-1913)*, Lausanne, 1983, (spéc. pp. 158-161); voir également: JENNY, Jacques: *Le Piusve-rein à Fribourg: une association politico-religieuse (1857-1899)*, Fribourg, 1974.

sant d'une crise larvée une querelle ouverte. Ainsi, *Le Fribourgeois*, fort du soutien d'une partie non négligeable du clergé gruérien, se flattera l'année suivante d'être parvenu à mobiliser plus de six mille personnes, si l'on croit les chiffres avancés, au deuxième pèlerinage des Marches (*Le Fribourgeois*, 13 septembre 1893).

Reste que sans présenter une pertinence toujours vérifiée, la critique radicale n'était pas sans fondement, loin s'en faut. Totalement remise de la brève parenthèse radicale (1848-1856), aguerrie aux luttes récentes du *Kulturkampf*, la hiérarchie du lieu savait que son ascendant, à l'intérieur des frontières cantonales, l'autorisait à enrégimenter sans trop de difficultés les fidèles dans des croisades politiques et/ou religieuses dont le pouvoir en place bénéficiait également quand il ne les suscitait pas lui-même. La méthode avait déjà fait ses preuves, notamment au temps du *Sonderbund*<sup>2</sup>, selon un schéma éprouvé qui obéissait à deux logiques, l'une plus revendicative, l'autre plus traditionnellement dévote, quoique la ligne de partage entre les deux soit ici quelque peu factice.

L'illusion du régime radical, qui crut un peu trop facilement pouvoir dissocier les Fribourgeois de leur clergé, avait fait long feu. Peu soucieux de prudence pastorale, un jeune clergé pétri de culture ultramontaine antilibérale, dont le chanoine Joseph Schorderet (1840-1893) aura constitué un des principaux fers de lance, verra dans la mobilisation massive et répétée des populations un levier sociologique privilégié. A défi nouveau, réponse nouvelle: à défaut d'être totalement exact, la tradition catholique fonctionnant par strates successives, l'adage se vérifie dans de nombreux domaines pour l'époque qui nous intéresse ici. Avec le recul, l'impulsion nouvelle donnée aux pèlerinages dès les années 1860-1870 figure ainsi comme une caractéristique essentielle, sinon centrale de la stratégie ultramontaine. Si le pèlerinage local ou la visite personnelle à un sanctuaire conserve toujours sa raison d'être, l'innovation durable réside en effet dans l'attention minutieuse que porte désormais le clergé fribourgeois aux rassemblements collectifs, n'hésitant pas pour ce faire à recourir aux moyens modernes de communication, tels le chemin de fer.

Autrefois local pour la majorité d'entre-eux - «pas de petits «pays» sans pèlerinage propre», le pèlerinage se régionalise, se nationalise (Einsiedeln, Sachseln), voire s'internationalise (Lourdes, La Salette), avec un sens de l'orchestration et de la mise en scène non dénué d'habileté. Le procédé, inauguré en France par les Assomptionnistes, trouvera en pays fribourgeois un terreau culturel et ecclésial on ne peut plus favorable. De mieux en mieux maîtrisé, bien que l'ère des pèlerinages-panique soit loin d'être close,

2 PYTHON, Francis: *Mgr Etienne Marilley et son clergé à Fribourg au temps du Sonderbund (1846-1856)*. Fribourg, 1987, (spéc. pp. 212-247); *ibid.*: *Le clergé fribourgeois et les défis du libéralisme durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Nouvelles approches fondées sur les activités d'une association secrète d'ecclésiastiques*, in «Itinera», n° 4, 1986, pp. 91-111.



concentré sur quelques pôles d'attraction majeurs, le pèlerinage draine à nouveau le plus grand nombre après une période de basses eaux. Les itinéraires sont savamment sélectionnés et balisés au gré des besoins du moment.

L'adoption d'une ligne stratégique qui valorise l'expiation pénitentielle publique par rapport à la démarche privée suscite des cérémonies de plus en plus imposantes, de plus en plus bruyantes aussi. La retenue n'est donc guère de mise pour une religiosité qui s'adresse aux sentiments et au cœur plus qu'à la raison. En schématisant un peu, on pourrait parler d'une religion de la séduction, qui contraste singulièrement avec celle, moins miséricordieuse, du châtiment et de la peur majoritairement diffusée avant le tournant liguriste des années 1830-1840<sup>3</sup>. Tour à tour revendicatif ou défensif, le catholicisme fribourgeois se veut de plus en plus démonstratif. Même à conserver intact une partie de sa geste originelle, le pèlerinage sera davantage que par le passé mis au service d'objectifs sociaux ou politiques qui le détourneront peu à peu de ses visées premières.

### Le culte marial en vedette

Envisagé sur le long terme, l'examen de ce processus de mobilisation populaire à travers le pèlerinage est riche d'enseignements. Outre qu'il découvre une géographie de l'influence cléricale dans le canton, il souligne surtout l'attrait qu'exerçaient certains lieux de dévotion parmi les populations. Le mouvement en effet ne partait pas de rien. Il pouvait compter sur la persistance d'une religiosité populaire qui, même après avoir été combattue et systématiquement épurée de ses cultes fétichistes et superstitieux - l'expression fleure déjà son jugement de valeur, n'en demeurait pas moins vivace<sup>4</sup>.

*Mutatis mutandis*, on assiste alors à une hiérarchisation plus ou moins planifiée des lieux de culte en fonction de critères qui combinent dévotions ancestrales et besoins nouveaux. Quelques sites émergent vers lesquels le clergé peut «en toute sécurité» faire converger des fidèles toujours mieux encadrés. La chapelle de Bourguillon en est un. Promis à une destinée jusqu'alors inconnue, le sanctuaire des Marches figurera elle aussi comme un site-phare de la stratégie ultramontaine, même si, comme déjà évoqué, on dut le disputer momentanément aux contestataires «fribourgeoisistes».

«*Nothra Dona di Mårtès! Nothra Dona di Mårtès! / No j'an bin réjon dè no rêfiâ chu vo, / Po no j'apoyi din lè crouyo momin*»<sup>5</sup>. Pèlerinage thérapeutique par excellence, le sanctuaire des Marches s'est imposé à l'imaginaire collectif comme lieu

<sup>3</sup> Alphonse de Liguori (1696-1787), fondateur des Rédemptoristes, fut l'initiateur d'une *révolution copernicienne* dans la pratique de la confession. Sans rien concéder au laxisme, il chercha d'abord à rendre plus acceptable et vivable par les fidèles l'obligation de la confession, par rapport aux thèses rigoristes défendues notamment par les jansénistes. Ses vues bienveillantes en matière de sacrement influencèrent grandement l'ensemble de la liturgie catholique (GUERBER, Jean: *Le ralliement du clergé français à la morale ligurienne. L'abbé Gousset et ses précurseurs (1785-1852)*, Rome, 1973).

<sup>4</sup> Nous nous permettons ici de renvoyer le lecteur à nos précédents travaux portant sur ce sujet précisément: *La religion populaire dans le canton de Fribourg (fin du XVIII<sup>e</sup>-milieu du XIX<sup>e</sup> siècles). Nature, caractéristiques, évolution*, Fribourg, 1990; *Quelques considérations sur la religion populaire à partir de l'étude d'un document épiscopal du XVIII<sup>e</sup> siècle*, in «Revue d'histoire ecclésiastique suisse», t. 86 (1992), pp. 159-185; *La religion populaire en procès. Pratiques religieuses et piété populaire en pays fribourgeois à la fin de l'Ancien Régime*, in «Cahiers du Musée gruérien», 1996, pp. 7-40.

<sup>5</sup> *Notre-Dame des Marches! Notre-Dame des Marches! / Nous avons raison de nous fier à vous, / Pour obtenir appui dans les mauvais moments.* (Joseph Bovet)





*La chapelle de Notre-Dame des Marches,  
lithographie de F. Corminbœuf, vers 1890.  
Musée gruérien*



d'espérance. Cela, il le doit à son légendaire autant qu'à sa topographie. L'implantation du site actuel<sup>6</sup>, ouvrant sur le théâtre grandiose des préalpes fribourgeoises, rappelle en effet que l'élection des lieux de pèlerinage se doublait d'une maîtrise de l'espace, manière pour les hommes d'autrefois de conjurer les peurs nées au contact d'une nature capricieuse, hostile, jamais domptée<sup>7</sup>.

La piété ultramontaine supposait la désignation de modèles de sainteté, personnages féminins dans la plupart des cas, dont l'existence toutes de vertu et de simplicité devait acquérir valeur d'exemplarité aux yeux des fidèles. La perspective d'une guérison à leur seule invocation servit la cause des ces «saintes» dont l'origine populaire facilita la renommée. Comme Lourdes, La Salette, Pontmain ou encore Fatima, Notre-Dame des Marches eut son héroïne. La guérison réputée miraculeuse de Léonide Andrey en mai 1884, recouvrant sa santé après qu'elle s'est fait transporter aux Marches, entourée des «*compagnes de son enfance qui chantaient des cantiques à la Consolatrice des affligés*»<sup>8</sup>, fit beaucoup pour la renommée du sanctuaire.

A compter de cette date, les prodiges se succèdent. Sans modifier son attitude à l'endroit du fait miraculeux quant au fond, la hiérarchie cherche à lui conférer une plus grande crédibilité, partant une meilleure assise en s'aidant de techniques médicales et scientifiques nouvellement créées. Attestées par l'Ordinaire, un certain nombre de guérisons valurent à Notre-Dame des Marches son plein de reconnaissance et d'ex-voto. Dans un contexte où cohabitaient curieusement scientisme, ésotérisme et anthroposophie, l'Eglise catholique replaçait le lien intime et multiséculaire du pèlerinage avec le miracle au cœur de la spiritualité catholique.

Le mouvement put tabler sur le concours d'un culte marial alors en plein essor. En effet, la «suite mariophanique»<sup>9</sup> des années 1830-1875, dont la proclamation en 1854 du dogme de l'Immaculée Conception par Pie IX constitua la clef de voûte doctrinale, si elle faiblit quelque peu au tournant du siècle, en France du moins, reprit avec vigueur, à la faveur surtout du désastre de la Grande Guerre. On semble vivre alors une nouvelle ère des «Notre-Dames», non sans qu'une certaine confusion doctrinale persiste à ce sujet. Omniprésente et invoquée à toutes fins, ce depuis les temps les plus reculés, la Vierge, au niveau populaire du moins, n'a cessé d'être une personnalité ambivalente: à la Mère du Christ des canonistes et des théologiens font écho et parfois concurrence une myriade de vierges locales dont la dévotion reste fortement individualisée. Il n'était pas rare à ce titre de faire de la Vierge, vu son rôle d'intercesseur privilégié, une sorte de quatrième personne de la Trinité.

<sup>6</sup> Difficile à dire quand a été construit le premier sanctuaire des Marches. Ni les documents conservés ni la tradition locale n'autorisent une réponse précise. Si la chapelle actuelle, sise sur la commune de Broc, date de 1704-1705, nous savons qu'il y avait aux Marches, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, un lieu de culte consacré à La Vierge. Les constitutions synodales de Mgr Strambino, rédigées en 1665, en signalent l'existence. Notons que lors de l'épidémie de peste de 1636, les autorités communales demandèrent et obtinrent du Petit Conseil de Fribourg l'autorisation d'établir un cimetière à proximité du sanctuaire (voir notamment: SEYDOUX, Firmin: *Notre-Dame des Marches*, Fribourg, 1960 (3<sup>e</sup> éd.); SAVOY, Hubert: *Au sanctuaire de Notre-Dame des Marches*, Fribourg, 1924; BUGNARD, Pierre-Philippe: *Broc, village de Gruyère*, Sierre, 1987, pp. 130-134).

<sup>7</sup> VINCENT, Jeanne-Françoise; DORY, Daniel et VERDIER, Raymond: *La construction religieuse du territoire*. Paris, 1995; PHILIPPE, Martin: *Les chemins du sacré. Paroisses, processions, pèlerinages en Lorraine du XVIII<sup>e</sup> siècle au XIX<sup>e</sup> siècle*. Metz, 1995; BELMONT, Nicole et LAUTMAN, Françoise (dir.): *Ethnologie des faits religieux en Europe*. Paris, 1993, qui complètent utilement les recherches pionnières de Marie-Hélène Frœschle-Chopard sur la topographie des lieux sacrés: *L'espace et le Sacré au XVIII<sup>e</sup> siècle: géographie des cultes d'après la carte de Cassini*, in «Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest», t. 90 (1983), pp. 203-220.

<sup>8</sup> Lettre d'Alfred Badoud, prieur de Broc, à Mgr Mermillod, 17.5.1884 (citée par Firmin SEYDOUX, *ibid.*, p. 29).



*Le culte à Notre-Dame des Marches  
atteint son apogée  
dans les années 1930-1940.*  
Collection P. Borcard

Le culte à Notre-Dame atteint une manière d'apogée dans les années 1930-1940. L'impact – ambigu – de la Première Guerre mondiale, la perpétuation dans les milieux catholiques fribourgeois d'un idéal de contre-culture, les impératifs bientôt de la Défense spirituelle entretiennent un enthousiasme qu'on voudrait, côté catholique, gage d'unanimité. En marge du cinquante-naire de la guérison de Léonide Andrey, le rassemblement du 11 septembre 1934 attire «plusieurs milliers de pèlerins» (*Semaine catholique*, 20 septembre 1934). Dès le matin, rapporte-t-on, on voit monter de Broc des «foules – clergé, magistrats et populations nombreuses – qui montent silencieusement dans le décor merveilleux de la nature, où rien ne distrait». Les processions commencent alors à «dérouler leur banderole mouvante, bigarrée, toujours plus longue; ce n'est pas encore l'imposante majesté de l'esplanade de Lourdes, mais c'est déjà la belle simplicité confiante des pèlerins fribourgeois qui égrènent avec leur Rosaire et chantent avec leurs prêtres les strophes de l'Ave Maria des Marches» (*Ibid.*).

Préoccupé d'approfondissement doctrinal avant toute chose, l'évêque du diocèse, Mgr Besson (1876-1945), ne pouvait méconnaître la popularité, donc l'effet d'entraînement du culte marial. Les circonstances, notamment la guerre de 1939-1945, firent le reste. Le 30 mai 1943, au cours d'une cérémonie officielle à la cathédrale de Fribourg, Mgr Besson consacrait solennellement le canton au Cœur Immaculé de Marie: «Fidèles à la tradition de nos pères, qui construisirent en votre honneur tant d'églises et de chapelles et sollicitèrent votre secours quand la patrie était en péril, suivant l'exemple de saint Pierre Canisius, qui fonda chez nous les congrégations mariales, et du bienheureux Nicolas de Flue, que nous aimons à nous représenter tenant pieusement son rosaire dans les mains, animés du même esprit que les pèlerins qui sont allés si nombreux au cours des siècles à Einsiedeln, à Bourguillon et aux Marches, nous venons consacrer aujourd'hui solennellement à votre Cœur

9 SAVART, Claude: *Cent ans après, Les apparitions mariales en France au XIX<sup>e</sup> siècle, un ensemble?*, in «Revue d'histoire de la spiritualité», n° 48, 1972, p. 219; BOUTRY, Philippe: *Marie, la grande consolatrice de la France au XIX<sup>e</sup> siècle* in «L'Histoire», n° 50, nov. 1982, pp. 30-39 (avec bibliographie) et FOSTERT, Mary Alethaïre: *L'enquête épiscopale sur La Salette*, in «Christianisme et science. Etudes réunies par l'Association française d'histoire religieuse contemporaine», Paris, 1989, pp. 55-75.

Immaculé nos personnes, nos familles, nos paroisses, notre armée, nos institutions»<sup>10</sup>. Notons pour finir que chaque deuxième mardi de septembre se déroule aux Marches le traditionnel pèlerinage diocésain annuel. Jusqu'au début des années 1970, on y dénombrerait encore près de 2000 pèlerins par rassemblement.

A l'âge des masses et du chemin de fer, la piété ultramontaine joua très tôt la carte du pèlerinage, convaincue qu'elle était que l'Eglise avait tout à gagner, stratégiquement parlant, à renouer avec la sacralité des lieux, comme d'ailleurs avec l'espérance eschatologique du miraculaire. En cela, elle vit juste: même affaiblie ou affadie, cette pulsion pèlerine, si bien décrite par Alphonse Dupront<sup>11</sup>, n'attendait que la faveur d'une sollicitation «officielle» pour recouvrer partie de son éloquence d'antan. Si le dessein ne s'imposa pas du premier coup, s'il rencontra toujours la défiance, sinon l'hostilité des tenants d'une ligne ecclésiologique plus rigoriste, ses dividendes, supposés ou réels, en firent rapidement oublier ses inconvénients. Pouvait-on imaginer en effet meilleure démonstration de force et d'unanimité, s'agissant d'une Eglise occupée de (re)conquête pastorale et morale, que ces foules repenties, acheminées en prière et bon ordre vers un lieu de dévotion?

Après avoir essuyé les critiques et les censures de l'*Aufklärung* catholique, le pèlerinage réintégrait pleinement la sphère ecclésiale, conférant par la même occasion une nouvelle popularité à certains sites tombés en déshérence. Cette remise en honneur, qui n'est pas à proprement parler une réhabilitation, pouvait également se lire comme une tentative sincère de rapprocher l'Eglise enseignante d'une religiosité populaire souvent mal comprise ou méprisée.

Mais par son culte de la démonstration collective publique, la piété ultramontaine céda à la facilité que lui valurent ses premiers succès auprès des foules. Son excès de formalisme la rendit également suspecte aux yeux de beaucoup. A l'époque sans fard du roman naturaliste, Zola fit un portrait tout sauf complaisant des foules de pèlerins, transportés de Paris à Lourdes par train de nuit, «tristes hommes, pauvre humanité malade, affamée d'illusion, qui, dans la lassitude de ce siècle finissant [et] en grand danger de succomber au mal incurable, retourne en arrière, et demande le miracle de sa guérison aux Lourdes mystiques d'un passé mort à jamais!»<sup>12</sup>.

Tiré partiellement de l'oubli dans lequel les caprices de la religion populaire l'avait longtemps confiné, le sanctuaire des Marches aura été de toutes les luttes, religieuses et politiques, engagées par cette contre-société catholique dont les

10 *Discours et Lettre pastorales*, Fribourg, 1945, vol. XI (1942-1943), p. 220.

11 *Du Sacré. Croisades et pèlerinages. Images et langages*. Paris, 1987.

12 *Lourdes*, Paris, 1896, p. 598.

13 ALTERMATT, Urs: *Le catholicisme au défi de la modernité. L'histoire sociale des catholiques suisses aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*. Lausanne, 1994.

14 *Modernistica. Horizons, physionomies, débats*, Paris, 1982, p. 65.

15 CORBIN, Alain; GÉRÔME, Noëlle et TARTAKOWSKY, Danielle (dir.): *Les usages politiques des fêtes aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1994 (pp. 7-50).



*La Vierge en procession  
autour du sanctuaire des Marches,  
ce «petit Lourdes fribourgeois».*

Collection P. Borcard

rouages nous sont aujourd'hui bien connus<sup>13</sup>. Le «petit Lourdes fribourgeois», ainsi avait-on pris l'habitude de le nommer, sut très vite capter l'attention des foules, grâce notamment à la mobilisation d'un clergé qui pouvait tabler sur la force d'un sentiment religieux qui, en terres fribourgeoises, a durablement révélé en acte ce qu'Emile Poulat a appelé naguère avec bonheur une situation de «christianitude»<sup>14</sup>.

Chacun interprétera cette manière d'agir en fonction de son équation personnelle. Quant à l'historien des phénomènes religieux, qui n'a pas vocation à se faire le chanteur ou le contempteur du passé, il constatera simplement qu'en ces matières, le type de catholicisme qui a prévalu en gros entre 1850 et 1960 aura de proche en proche porté à son paroxysme l'usage politique des fêtes. Mais qui dit instrumentalisation suppose l'existence préalable, hors de toute manipulation, d'un tissu d'émotions festives offertes ainsi à la conquête, à la captation d'une autorité supérieure.

Pour être plutôt rassurant, ce constat n'en souligne pas moins toute la complexité, partant la richesse de la fête. A cet égard, on ne risque guère le démenti en affirmant qu'il n'existe pas de fête pure de toute résonance politique, au sens large du terme<sup>15</sup>. Ceci n'excuse pas cela, même si l'essentiel est ailleurs, à commencer dans le dépassement d'une opposition stérile-



ment binaire construite sur le modèle «orchestration-spontanéité», «adhésion-opposition», «authenticité-récupération». Il s'avère donc nécessaire, si l'on a pour souci de se projeter au delà des apparences et du sens commun, de porter en permanence attention à l'envers de ce qui se dit ou se joue sur la scène du pèlerinage et, plus généralement, de la fête; ce pour en mieux penser l'ambivalence.

## B I B L I O G R A P H I E

ALAIN CORBIN, NOËLLE GÉROME ◆ *Les usages politiques des fêtes aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1994.  
ET DANIELLE TARTAKOWSKY

ALPHONSE DUPRONT ◆ *Du Sacré, Croisades et pèlerinages, Images et langages*, Paris, 1987.

NICOLE BELMONT ◆ *Ethnologie des faits religieux en Europe*, Paris, 1993.  
ET FRANÇOISE LAUTMAN